

L'aviateur

Rollande Boivin

Numéro 68, été 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13781ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boivin, R. (1996). L'aviateur. *Moebius*, (68), 13–15.

L'aviateur

Rollande Boivin

Dans un rayon de soleil, ce matin, un avion est passé. Il est tombé dans ma ruelle. Au moment où il s'immobilisait sur le couvercle de la poubelle grise, quelqu'un a crié : « Ah non ! Pas là ! » Là, c'est mon territoire. La clôture est si haute que l'autre ne peut même pas me voir. Je m'empare de l'avion. Le trouve léger comme une plume de goéland. Je le serre dans ma main. Vole en rase-mottes de la barrière de la ruelle jusqu'au jardin des lilas. Je saute et ris. Pilote, je pilote ! Plane vers l'asphalte, remonte et virevolte. Ferme les yeux et décoLLLLLLLLLLLLLLLLLLe. J'atteins la frontière. Un garçon accroupi près de la clôture creuse un tunnel pour reprendre son avion tombé en territoire ennemi. Je me cache dans le feuillage d'un arbre. Mon moteur d'avion, modèle XXX AAAZ, est le plus silencieux du monde. Je m'envole vers une station d'essence. Au Nuage-Bleu. *« Du super ! super ! le plein monsieur le pompiste j'ai une longue route à faire pour aller chez ma mère elle a eu un autre bébé je lui apporte des fleurs si vous pouviez vous dépêcher un peu il faut traverser la forêt noire avant la nuit ma mère habite une maison blanche ou... rouge la galerie elle est grise peut-être blanche à chaque fenêtre la musique c'est une maison musicienne vous comprenez ? »*

Je quitte le Nuage-Bleu, survole le clocher de l'église, un pont, une rivière, des montagnes, un lac, un autre lac, des épinettes. Des épinettes, des épinettes et une forêt noire que je ne peux traverser sans savoir la vraie couleur de la maison de ma mère, ni le désir de son cœur de revoir son bébé numéro un devenu une grande-petite-fille-pilote-ex-

ploratrice volant à bord d'un avion supraléger au-dessus d'une ruelle qui débouche sur des arbres sans leur forêt et une clôture qui bloque le soleil.

J'ouvre les yeux pour atterrir en catastrophe dans la ruelle. Je rampe sur l'asphalte, inspecte la clôture, trouve un trou de rat et une main qui tâte le terrain. En y regardant de plus près, j'aperçois un nez et deux yeux bruns. Je dis :

— J'ai ton avion. Tiens !

— Tu ne veux pas venir jouer avec moi ?

— Je ne sais même pas comment tu t'appelles.

— Antoine.

— Je suis Catherine, une grande exploratrice et...

Pour lui raconter, j'ouvre la barrière, longe le trottoir et pénètre dans le territoire ennemi. Dix fois plus large que ma ruelle ! Du gazon, du gazon et un arbre. Très, très grand. Sous l'arbre, nous signons un traité de paix. Je couche un pissenlit dans l'herbe et Antoine met une sauterelle dessus. La mère d'Antoine ! Elle l'appelle déjà pour le dîner. Je retourne dans la maison de ma tante en promettant de revenir. Je mange des croûtes de soleil. Le frère de tante Alma est là. Parce qu'il est médecin, tout le monde l'écoute. Il a dit que les frites n'étaient pas bonnes pour moi. Alors, tante Alma a inventé une recette : elle beurre et fait dorer au four des croûtes de sandwiches. Ses yeux s'illuminent quand je dis : « Tes frites goûtent le soleil ! » Je laisse mon verre de lait sur la table pour courir plus vite chez Antoine. La sauterelle est toujours là, en travers de mon pissenlit. Antoine crie : « Dépêche ! Il faut s'entraîner si on veut partir en expédition. » Nous pilotons à tour de rôle. Jusqu'à l'heure où les mères obligent les enfants à rentrer dans leur maison.

Plus tard, je sors pour regarder les étoiles de ma ruelle. Un avion passe et laisse tomber des papiers couverts de lettres noires. J'en mets quatre dans ma poche.

Le lendemain, je cherche Antoine. Il n'est pas encore dehors. Je cogne à la porte. Longtemps. Longtemps. « Antoine ! C'est Catherine. » Dans la cour, sous l'arbre, il y a juste un pissenlit fané. Je le ramasse.

Assise sur la marche du balcon, j'attends, j'attends avec mon pissenlit qui s'ennuie qui s'ennuie et puis je me rappelle les messages tombés du ciel. Je sors les papiers de ma poche, les défroisse. Je comprends tout maintenant.

Antoine me les a envoyés avant de quitter sa maison. Il m'a écrit :

« J'ai réussi à m'envoler – je survole la forêt noire – je trouverai la maison de ta mère – je viendrai te chercher pour t'emmener auprès d'elle. »

Je remets le pissenlit sous l'arbre, exactement où il était. Antoine rapportera sûrement des nouvelles de ma mère, de mon père, de mes frères et sœurs et aussi... une autre sauterelle.